

Esquisse pour une direction éthique de la cure
Élie Cany

On est dans la douceur d'une maison. La pluie amène une deuxième maison dans laquelle on entre, plus claire que la première, plus sûre aussi, celle de l'enfance.

Christian Bobin
(Souveraineté du vide)

Il y a quelques années, nous avons assisté à l'inflation et la dénaturation d'une acception moderne du terme « d'espace ». Désignant d'abord, avec bonheur, un lieu ou sa métaphore, qui par son ouverture, éventuellement le vide qu'il institue, appelle la création, il s'est trouvé abâtardi par les marchands pour désigner à la sortie de nos villes certains hangars qui abritent la consommation de masse. Nous sommes passés ainsi de « l'espace Cardin » aux « espaces meubles », « chaussures » etc.

La notion d'éthique, de façon à peine moins caricaturale, prend le même chemin et beaucoup de professions qui devraient se suffirent des notions de « morale » où de « déontologie » en appelle souvent d'autant plus à l'éthique que leurs pratiques sont contestables sinon douteuses.

Depuis Kant et Schelling, l'éthique ne désigne plus la morale elle-même, mais une réflexion sur les fondements des prescriptions morales. Cependant, par ce biais, en réinterrogeant les fondements de l'humain, elle se dégage des logiques de l'individu dont font partie les sentiments ou même les disciplines de la jouissance pour retrouver cet usage du terme d'éthique initié par Spinoza.

La généalogie de la psychanalyse s'inscrit par rapport aux deux grandes directions - rationalisme et empirisme - qui apparaissent à la sortie de la Renaissance. Mais dans le rationalisme de Descartes et Spinoza, c'est Spinoza qui ouvre la question de l'éthique dans laquelle la psychanalyse se reconnaîtra, après que Nietzsche, en radicalisant le non recours à la notion de Dieu dans le discours, responsabilise définitivement l'homme.

La psychanalyse repense les choses à travers une métapsychologie : c'est à dire une modélisation de l'appareil psychique. Modélisation nécessaire à l'articulation des trois logiques : topique, dynamique et économique, pour qu'il soit en mesure de répondre des catégories qu'il a conceptualisées pour penser la réalité, et lui-même comme composante de cette réalité. L'invention de Dieu avait été jusque là bien pratique pour sortir de l'aporie qui consistait à penser une réalité dont l'homme faisait partie ; en projetant la cause de la pensée à l'extérieur de lui-même, il se dégageait de l'accusation d'être juge et partie et instituait artificiellement des dialectiques discursives entre lui et Dieu.

Les modélisations ternaires successives « inconscient, préconscient, conscient » puis « moi, ça, surmoi » et leur articulation, constitue l'effort même de Freud pour réintroduire cette dialectique

en l'homme et, au-delà, en dépasser la logique dualiste.

La psychanalyse, de façon apparemment paradoxale, réinvestit l'homme de l'Être dont il s'était déchargé dans la divinité en lui enlevant cependant tout pouvoir puisque l'hypothèse de l'inconscient est définie comme échappant à toute connaissance.

L'homme est donc projeté dans une obligation de langage sans pour cela savoir ce qu'il dit. L'immanence de l'Être n'est supportable qu'à pouvoir parler.

La philosophie a réfléchi sur tout cela et en a tiré « les conséquences éthiques » ; mais la métapsychologie freudienne l'a conduit à promouvoir une méthode qui ouvre à l'expérience de ce travail de langage et à en lire et théoriser dans l'après-coup les discours induits.

Elle pose le conscient et l'imaginaire déterminés par un ordre logique qui lui est antérieur. La répétition est la marque de cet ordre dans le conscient. L'hypothèse de l'inconscient pose en fait la question de l'éthique par défaut.

Le sexuel se comprend chez Freud comme une complétude de la structure, comme absence du manque. Cette complétude, cette saturation entraîne une fixation temporelle qui se retrouve dans la répétition. Le traumatisme et la jouissance en général sont des formes de la complétude. Le désir est la tendance vers la complétude sous ses formes les plus diverses - de l'œdipe à la toxicomanie, de la fermeture des discours à la saturation du corps etc.

La notion d'inconscient freudien ne pose pas directement la question de l'Être. L'éthique est à comprendre chez lui comme une position par rapport à son propre désir. Non pas seulement dans le repérage et la compréhension des modalités du désir - mais dans tout travail de discours - les arts ou la littérature - et dans celui que la technique psychanalytique radicalise avec l'association libre et le transfert.

L'espace de la cure, son cadre et son protocole, comme je veux le montrer ici, offre un espace de liberté aux différents discours. Aussi bien aux discours de la jouissance pour en explorer les impasses qu'à ceux du désir ou celui de la vérité. Le discours, éponyme de la vérité du sujet, dévoile l'ontologie qui le cause. Il se repère en fin d'analyse de ce que l'association libre, qui en fonde la méthode, y apparaît libérée des adhérences du désir et de la jouissance. Ceux du désir, au sens freudien, reproduisent dans le transfert les perceptions de satisfaction de situations infantiles qui les symptomatisent, faisant signe de ces satisfactions. Quant à ceux de la jouissance, leur mise en boucle fait faire l'expérience de d'incompatibilité de la parole et des logiques saturées de la complétude.

Nous changeons de discours comme nous déménageons. Nous prenons nos meubles, nos souvenirs, nos outils et nos livres, nos objets, qu'ils soient utilitaires ou précieux, nos plantes, nos lampadaires... puis nous les réinstallons dans un autre lieu plus petit ou plus grand, plus sombre ou plus ouvert, dans un rapport éventuellement différent avec l'environnement social.

Nous en espérons un changement véritable, même si ce changement de lieu nous est imposé. Quelques-uns, à la fin de leur vie, à la retraite, reviennent s'installer dans les lieux de leur enfance, sinon dans la maison même de leurs parents. Ils y installent leurs propres meubles ou s'installent

dans les meubles anciens, laissant les leurs éventuellement à leurs enfants.

Le choix des objets, des choses comme disait Perec, ressemble à celui des mots avec lesquels nous nous construisons chacun notre langue. Il y a cette langue que l'on dit connaître - le français, mais dont il est démontré que pour la plupart d'entre nous, nous n'utilisons qu'une petite partie des mots qu'elle met à notre disposition, la répétition fige et réduit nos discours, remplaçant la question de l'Être qui les maintenait ouverts par le point de jouissance qui pousse à leur saturation. Il y a beaucoup de mots qui font partie de notre patrimoine, ceux qui ont baigné notre enfance. Mais parmi ceux-là, certains sont restés dans les lieux de notre enfance, à moins que ne sachant qu'en faire, nous les ayons placés en garde-meuble.

Le choix des mots est souvent tout sauf un choix. Selon Quine, nous nous les sommes appropriés parce qu'ils étaient à portée de langue, au moment où nous avions un manque de mots ou trop de choses.

L'œuvre de Freud comporte trois volets, intriqués souvent à l'intérieur même de chacun de ses articles ou de ses ouvrages : une réflexion épistémologique (premier volet) qui affirme la scientificité de la psychanalyse en référence à sa méthode (deuxième volet) et une théorie (troisième volet) qui résulte de l'étude des discours induits, dans le cadre de cette méthode.

Il suffit de relire les textes de 1904 à 1918 rassemblés par les P.U.F. sous l'intitulé : « la technique psychanalytique » pour se persuader que seule une méthode, pensée et soutenue comme telle, permet d'échapper aux nombreux dangers que recèlent toute pratique qui prétend toucher au psychisme.

Comment le psychanalyste peut-il se porter garant de l'espace de la cure sans tomber dans l'imposture ? Sur quoi peut-il s'appuyer, sinon sur une méthode, pour préserver son patient de ses propres dérapages. Une méthode qui également lui fasse signe qu'il ne tient plus sa place : que sa jouissance, ses propres désirs, ses opinions ou sa croyance ; éventuellement son dogmatisme théorique, sa propre façon d'appréhender le monde, son humanisme même ; tout ce qui constitue donc son propre discours, le pousse dans les voies subtiles de la suggestion, de la maîtrise ou toutes autres positions surmoïques.

Comment le psychanalyste peut-il se dégager des positions de gourou, de vrai ou faux sage, de shaman, dénoncées par Karl Popper ou Wittgenstein ?

De quels moyens dispose-t-il, en dehors de l'ascèse d'une méthode pour ne pas tomber dans le piège des fausses apparences et des discours normatifs que le transfert lui assigne constamment. Comment en éviter l'imposture et en cela soutenir concrètement la posture éthique de ce métier ? Comment faire avec le semblant, même le faire semblant avec le savoir que le patient lui suppose, sachant qu'à les dénoncer ou les expliciter, on se prive « des forces motrices qui favorisent le travail et le changement ».

« Non seulement nous manipulons les matières les plus explosives... « qui en sont d'autant plus efficaces » « mais on ne pourra se passer d'une psychanalyse non modifiée, méthodique, qui ne craint pas de manipuler les émois psychiques les plus dangereux ; afin de les maîtriser dans l'intérêt du patient » comme Freud le décrivait en 1915 dans « observation sur l'amour de transfert ».

Plus généralement, l'objet des sciences humaines et plus particulièrement celui de la psychanalyse nous échappe radicalement.

Il n'y a pas de discours sur l'être. La pathologie refuse de séparer les mots et les choses. « Vous me comprenez, expliquez-moi ! » hurle l'hystérie qui tient plus que tout à la vérité qu'elle est pourtant incapable d'assumer.

Comment faire travailler en nous le discours théorique, sans qu'il masque dans une fausse compréhension ce que chacun a d'unique ?

Comment, en résumé, prendre l'hypothèse freudienne de l'inconscient au sérieux sous ses deux formes :

- celle qui pose que ce qui cause le sujet est au-delà, non seulement du principe de plaisir mais aussi au-delà de la répétition, qu'au-delà de la problématique du désir gît la question de l'Être.

- celle qui rend compte de l'originalité radicale de chaque discours et qui, se gardant de croire qu'on peut le traduire, le laisse jouer dans sa propre cohérence.

Les logiques du désir et de l'Être excédant toute traduction, qu'en est-il du statut de l'interprétation ?

Distinguer ce qui relève du cadre et ce qui relève du protocole, répondre différemment à ces deux catégories logiques du discours du patient est au fondement du maniement et de la cure analytique.

En questionnant ce repérage, l'analyste trouve sa juste place d'où il assume sa fonction de garant du processus.

À l'abri de toute sauvagerie, il laisse ainsi se développer l'originalité et la différence de la langue de son patient.

Il permet de se repérer dans son contre-transfert et de travailler avec les transferts les plus difficiles ou les plus récalcitrants.

L'éthique dans l'analyse est à repérer dans le rapport à la méthode. L'éthique tout court se révèle dans la psychanalyse ou ailleurs du rapport que chacun entretient avec son discours.

La théorie psychanalytique fait référence à la langue et à la parole. Elle se sert assez peu des notions de langage et de discours. C'est déjà là le début de l'imposture qui veut faire croire qu'analyste et analysant évoluent dans la même langue ; le début de la mystification qui essaie de nous persuader que la notion de « discours » serait bien trop figée pour rendre compte de cette merveilleuse, ineffable et continue expérience de parole dont on se demande même pourquoi on ne l'entoure pas des sons d'une musique extrême-orientale ! Il ne manque plus qu'à faire appel au terme magique « d'écoute » pour que la conduite de la cure n'ait plus besoin de se référer à un savoir précis

sur la nosographie, à une connaissance approfondie des dispositifs que nous mettons en place, à une reconnaissance des moments de l'évolution des logiques discursives qui jalonne le processus d'une analyse. Cela n'enlève rien à l'art des échecs que de connaître les structures des débuts de parties, celles des différentes phases de ce jeu et les boucles dans lesquelles ils ne faut pas se laisser enfermer à la fin si l'on veut éviter les parties nulles.

L'adresse du discours nécessaire à sa tenue ne se réduit pas à une oreille. Et comme l'Être de l'analyste à qui s'adresse l'Être du patient leur reste, par définition même de l'inconscient, parfaitement opaque, la position éthique n'a pas d'autre moyen que de s'en tenir à la méthode. Méthode axée sur les discours et les conditions qui leur permettent de se soutenir, de se succéder et de créer la temporalité propre à chaque sujet.